Élodie Gaden

Au cœur du harem : regard et jugement d'une Occidentale sur l'esclavage en Égypte

Jeanne Puech d'Alissac, née en 1861 dans le Gard, en France, a seize ans lorsqu'elle rencontre et épouse, par amour, Selim bey Fahmy, qui faisait ses études de médecine à Montpellier. En 1878, elle le suit au Caire où elle passe un peu plus d'un an dans le harem de sa belle-famille, le temps pour son mari de terminer ses études et de s'installer comme médecin. Elle vit en Égypte jusqu'à la mort de son époux en 1919, moment où elle décide de rentrer vivre en France. Elle aura donc vécu pendant quarante ans dans une Égypte devenue sa seconde patrie.

Sous le pseudonyme de Jehan d'Ivray, elle écrit et fait paraître de nombreux ouvrages dont le sujet principal est l'Égypte ou l'Orient. Pendant le temps long qu'elle y passe, elle observe les changements politiques, sociaux et culturels survenus entre 1880 et 1920, c'est-à-dire dans une époque où l'Égypte connaît de grands bouleversements : l'éveil du nationalisme et les débuts de l'expression féminine et féministe en Égypte. Jehan d'Ivray vit les intenses revendications du droit des peuples et des femmes. Avec son mari, elle côtoie une partie de l'élite intellectuelle du pays : Qasim Amin, le promoteur de l'éducation des femmes en Égypte, Mustafa Kamel, le chef de file des nationalistes, Hoda Sharaawi, Ceza Nabarawi et Safia Zaghloul, les figures de proue du féminisme égyptien.

Au cœur du harem est le récit autobiographique publié en 1911 dans lequel Jehan d'Ivray relate les mois qu'elle passa en 1878 dans un harem. Le harem désigne ici le gynécée, lieu clos de la maison, où vivent les épouses : Jehan d'Ivray ne fait en aucun cas partie du harem en tant qu'épouse, mais en vivant dans cet espace, elle parvient à voir et comprendre un monde caché, dans lequel beaucoup de voyageurs ont espéré pénétré, souvent en vain. Au cœur du harem aurait à cet égard pu s'intituler *Une Occidentale en Orient* ou *Une Chrétienne en terre d'Islam* car c'est une œuvre du dé-racinement, et du ré-enracinement, un hymne relations interculturelles dans la mesure où l'auteure interroge la manière dont l'individu peut construire une identité dans un milieu autre : ce qu'il est convenu d'appeler la dialectique identité / altérité est à la base de ce récit autobiographique, avec toutes les complexités qu'elle implique.

Dans le cadre de ce séminaire sur l'esclavage, nous nous intéresserons particulièrement à la manière dont cette question de société, brûlante en Égypte dans les années 1870 et 80, est traitée dans l'œuvre de cette Chrétienne en terre d'Islam. Le premier ouvrage de Jehan d'Ivray, *Le Prince Mourad, roman de mœurs égyptiennes*, paru en 1898, raconte l'histoire, plutôt romanesque, d'un prince marié à une première femme puis à une seconde, qui est une ancienne esclave, qu'il délaisse progressivement pour une troisième. L'une des problématiques essentielles de cette œuvre concerne la condition de la femme esclave : le statut d'épouse qu'elle peut acquérir ne la prémunit pas d'être abandonnée un jour car elle reste une femme. *Le Prince Mourad* traite de ce sujet en montrant les sentiments, les

jalousies dévastatrices entre épouses et les hiérarchies au sein du harem.

En 1921, c'est-à-dire vingt-trois ans après la parution du Prince Mourad, et onze ans après *Au cœur du harem* paraît *Mémoires de l'eunuque Béchir-Aga*[1], un ouvrage écrit à la première personne. Le narrateur est un eunuque confiant au lecteur l'horreur de la mutilation qu'il a subi dans sa jeunesse :

> « Quand je veux égrener le chapelet de mes souvenirs, une heure de ma vie domine toutes les autres : c'est l'instant abominable de l'opération qui, en retranchant la meilleure partie de mon être d'homme, me sépara du même coup de la société. »

Il décrit ensuite ce qu'il appelle « le village des mutilations », dans lequel trois-cents eunuques (des jeunes garçons âgés de 6 à 9 ans) par an étaient alors victimes des bourreaux.

> « Peu de personnes, je pense, connaissent la façon aussi rapide que féroce dont opèrent nos bourreaux... leurs pratiques tiennent à la fois de la médecine, de la chirurgie et de la sorcellerie. Après le rasoir, manié à miracle et ne laissant rien de ce qu'il est d'usage de supprimer, il y a de l'huile bouillante dont on arrose la plaie béante. Vient ensuite la poudre de henné, servant à assécher la blessure ; enfin les malheureux sont enterrés jusqu'à la ceinture dans le sable chaud, pendant vingt-quatre heures consécutives. »

Après avoir décrit le supplice, l'eunuque narrateur en vient à une réflexion d'ordre philosophique sur la condition de l'homme esclave :

> « Je me suis souvent demandé la raison de cette injustice qui veut que la moitié des hommes passent leur temps et consacrent leur richesse à la poursuite d'un bien qui les fuit, tandis que nous, eunuques, devons endurer les pires tortures, quitter nos familles, subir l'esclavage à seule fin d'être privés de ce même bien qui fait l'envie de tous les autres plus heureux que nous. [...] Les Mémoires que j'essaie de réunir aujourd'hui sont presque autant les mémoires des autres que de moi-même ».

Qui peut parler pour ceux qui, esclaves, n'ont pas de voix ? Dans ces mémoires fictives, Jehan d'Ivray fait de l'eunuque Béchir-aga le porte-voix des opprimés et des mutilés et en assure la représentation.

Dans son autobiographie, *Au cœur du harem*, paru en 1910 en revue, puis en 1911[2] en volume, c'est-à-dire il y a exactement un siècle – et réédité aux presses universitaires de Saint-Étienne en 2011[3] – quel regard Jehan d'Ivray porte-t-elle sur le harem arabo-musulman ? Nous avons relevé les passages où la question du harem et de l'esclavage est abordée, et ce, à différents niveaux d'analyse :

- Il s'agit parfois d'un ressort narratif utilisé pour relancer la tension dramatique de l'œuvre.
- Il s'agit parfois de descriptions à visée ethnologique : l'œuvre est le témoignage d'une femme ayant vécu, vu et connu les événements, mais l'auteure parvient-elle à une forme d'objectivité ?
- Il s'agit d'une interrogation sociale sur la condition de la femme ou la condition de l'esclave, voire une interrogation philosophique : qu'est-ce que la liberté ? Qu'est-ce qui peut justifier l'asservissement ?
- Enfin, il s'agit d'une interrogation culturelle : la liberté des humains est-elle relative à la culture ou ou doit-elle constituer un invariant universel ?

Il est d'abord possible de faire une lecture orientaliste d'*Au cœur du harem* : certains

1 *Mémoires de l'eunuque Béchir-Aga*, Albin-Michel, 1922. L'ouvrage n'est plus édité, mais disponible à la bibliothèque Ste-Geneviève à Paris. Les citations qui suivent sont extraites de l'incipit (p.7-10).

2 *Au cœur du harem*, Juven, 1911.

3 Dans la collection « Long-courriers », suivie d'une postface d'Elodie Gaden.

passages semblent de véritables ekphrasis de tableaux de Delacroix comme ses *Femmes d'Alger dans leur appartement* peignant des femmes esclaves oisives, au service du divertissement de leur maîtresse :

« Azma commença à tirer quelques sons de son instrument et tout aussitôt une esclave circassienne, assise près d'elle, prit une guitare arabe accrochée au mur et s'apprêta à l'accompagner. Les chants commencèrent. »

À l'oisiveté se mêle, parfois, dans la description qu'en fait Jehan d'Ivray, une forme d'obscénité ou de plaisir lubrique :

« Devant ce pauvre éclairage, trois femmes dansaient… Deux d'entre elles étaient des esclaves de la maison, la troisième dont il me sera donné de parler souvent dans ce récit n'avait pas un emploi bien défini. C'était une de ces innombrables sangsues de harem, dont les propos souvent obscènes, toujours joyeux et pimentés, les gestes équivoques, les jeux bizarres sont appelés à divertir les pauvres emmurées et à charmer leurs longues heures d'oisiveté. »

Enfin, dans l'extrait suivant, on notera avec quelle précision Jehan d'Ivray décrit les esclaves, l'une représentant « la grâce même », l'autre, en contraste, « personnification du monstre » :

« Bientôt, les bruits de la maison me firent connaître que l'on était debout autour de nous. La première personne qui entra à notre appel fut une négresse. Je la vois encore, après tant d'années… grande, l'œil vif, le nez point trop épaté, et les lèvres point trop grosses ; elle était presque jolie à force d'être saine et gaie. Son corps admirable avait les formes d'un marbre antique et sa démarche était si gracieuse que la vue seule de cette esclave était un plaisir.

– Comment t'appelles-tu ? demanda mon mari.

– *Alima, ia Sidi*.

Elles étaient deux du même nom ; mais, tandis que celle-ci nous sembla la grâce même, l'autre, sitôt qu'elle apparut sur le seuil de notre chambre, mit comme un voile d'horreur autour de nous. Petite, vieille, ridée, la bouche vide de dents, elle était la personnification du monstre, tel qu'on a coutume de le présenter aux imaginations apeurées des enfants et du peuple. Pour ne point confondre ces deux négresses, dans la famille, on appelait la jeune, Alima *taouilla* (la longue) et la vieille, Alima *zorayera* (la courte) (cela pourrait aussi vouloir dire la jeune).

La maison comptait encore trois autres femmes de couleur. *Ache Kiniaze*, une affreuse créature dont les traits jaunis, osseux, presque sans nez, offraient une ressemblance très exacte avec les momies conservées au Musée de Boulaq. En vérité, cette femme était l'image de la mort… Vêtue d'un suaire, elle eût suffi à glacer d'effroi tous les membres de la joyeuse réunion. Les deux autres esclaves abyssines avaient nom *Ouas-Fénour* et *Sabri-Gamil*. Ouas-Fénour, sans beauté, montrait un corps magnifique et des yeux lumineux. Toute jeune, quinze ans peut-être, elle possédait les formes pleines et magnifiques d'une femme de trente, mais sa taille restait mince et son sourire enfantin. Celle-là m'aima tout de suite et si violemment que je dus plus tard supplier sa maîtresse de l'envoyer au dehors à l'heure de mon départ. Je n'avais pas le courage de voir ses larmes.

La dernière, *Sabri-Gamil*, demeurait encore une enfant, malgré sa haute taille. Je sus qu'elle n'avait pas treize ans. Elle n'était pas jolie, mais plaisait quand même, par l'agilité de ses gestes menus, par la splendeur étonnante de ses yeux de sauvagesse, par tout un je ne sais quoi de félin et de jamais vu, qui m'enchanta.

Elle était de beaucoup la plus intelligente, la moins franche aussi et la plus paresseuse.

Deux esclaves blanches de race circassienne complétaient la domesticité. »

Si Jehan d'Ivray a *vu* le harem, pour y avoir vécu, le filtre de l'écriture la fait pourtant céder, en certains endroits, à la déformation pittoresque et à certaines représentations stéréotypées. La représentation des femmes dans le harem oscille entre deux grandes tendances : celle qui consiste à montrer le harem comme un espace de dégradation de la condition humaine, l'autre qui consiste à montrer le harem comme une prison dorée :

« Il est contraire à l'usage qu'un mari musulman franchisse le gynécée, quand sa femme reçoit un harem étranger. Même pour dormir ; monsieur doit se contenter de la chambre toujours prête aux étages inférieurs. Sous ce rapport, les musulmanes jouissent d'une liberté que peu de maris européens consentiraient à accorder à leurs femmes. Il y a, en Égypte comme en tout pays, des maris jaloux, forçant leurs compagnes à subir un contrôle de tous les instants et interdisant toute sortie à leur famille. Mais ces maris-là, je le déclare,

sont des exceptions. Ici, plus qu'en France peut-être, la femme en ce qui concerne sa vie personnelle et ses relations féminines jouit d'une liberté excessive. Non seulement elle a le droit de recevoir toutes les amies qui lui plaisent et de leur offrir la plus large hospitalité, sans même consulter son mari, mais elle sort à sa guise, rentre quand il lui plaît, et se rend aux bazars, aux lieux de promenade, aux bains, sans la moindre gêne, pourvu qu'elle prenne soin de se faire accompagner. »

Une série de récits qui émaillent le texte répondent à ce que l'on pourrait appeler l'influence des *Mille et une nuits*. Ce sont des petites histoires entendues – transmises oralement – retranscrites à l'écrit dans le but d'éveiller la curiosité du lecteur, de susciter l'effroi. Ainsi, l'histoire d'Ismaïl, Khédive d'Égypte, est loué pour n'avoir pas, comme ses pairs, fait coudre une femme ou un ministre dans un sac, ou noyé ou empoisonné un de ses proches. Ou encore l'histoire des esclaves auxquelles on arrachait la langue si elles refusaient de donner des informations :

« On prétend qu'au temps du terrible sultan Sélim, toutes les esclaves furent amenées et parquées séparément dans le palais du Khalife. À tour de rôle, on les faisait comparaître devant le maître suprême, et chacune à son tour était appelée à dire toutes les choses vues, toutes les paroles entendues dans le harem d'où elles sortaient. Celles qui refusaient de parler, avaient la langue arrachée. De cette façon Sélim arriva à connaître tous les mystères de la capitale. »

Au cœur du harem propose une représentation du harem parfois nourrie de l'imaginaire colonial : certains fragments du texte semblent échapper à une analyse rationnelle et peuvent étonner voire choquer, de nos jours, le lecteur postcolonial. On repère essentiellement des généralisations excessives et une perception des Égyptiens comme une masse : « des chats faméliques rôdent dans l'ombre et, *parmi tout cela*, les esclaves, reines de ce lieu ténébreux »(nous soulignons).

« Quand nous fûmes installées sur le divan, la vieille tante, Azma et moi, les autres femmes s'accroupirent autour de nous dans la posture du lapin de Florian ; seules, les négresses restèrent debout encadrant les portes de leurs faces noires. C'est encore une des nombreuses coutumes du pays que *ce ramassis d'esclaves* posées à chaque ouverture, écoutant curieusement ce qui se dit autour d'elles. »

À l'arrivée en Égypte, dans le port d'Alexandrie, la narratrice fait une comparaison animalière pour décrire les premiers hommes égyptiens qu'elle voit : le pilote qui « grimpe par les cordages avec une agilité de bête féline » est « le prototype de l'Alexandrin ». Lors de la visite des cuisines, « on croirait assister au repas des fauves ». Il persiste ainsi une confusion entre l'autre, méconnu et différent de soir, et l'animalité, pendant l'époque coloniale. On retrouve chez Jehan d'Ivray un bestiaire qui correspond à une certaine perception de l'altérité. Jehan d'Ivray porte parfois un regard ambigu, à la fois porteur des préjugés de domination occidentale et d'une forme d'empathie pour la femme autochtone dominée ou l'esclave assujettie.

La construction narrative d'*Au cœur du harem* est particulièrement importante : une première strate décrit l'expérience de la jeune fille de 17 ans, naïve, qu'était Jeanne Puech d'Alissac lorsqu'elle pénètre pour la première fois dans ce harem. Il s'agit du temps de la vie, du temps de la période vécue et remémorée. La seconde strate est celle de la narratrice d'âge mûr, qui fait le récit, trente ans après les faits, et n'hésite pas à juger l'ingénue qu'elle était. À ces deux strates narratives se superposent deux strates temporelles ou historiques : celle des années 1870-80, période encore coloniale, et les années 1910, période d'éveil des nationalismes et de revendications des droits des peuples. Aussi, la particularité de ce procédé d'écriture qui consiste à superposer ces deux strates permet-elle de montrer combien la société est en pleine mutation et combien elle a évolué. Jehan d'Ivray assiste aux prémisses de l'agonie de l'époque esclavagiste. L'extrait suivant le montre clairement (il

s'agit de la suite d'un extrait cité plus haut, dans lequel la narratrice évoque une des « sangsues de harem » dont les propos sont obscènes) :

« J'ai su plus tard que sa gaîté de commande cachait une de ces détresses affreuses, si fréquentes au pays musulman. Son mari l'avait battue et dépouillée des modestes biens qu'elle apportait au ménage. Elle avait eu successivement quatre enfants morts au berceau, puis un beau soir, brutalement, l'homme l'avait chassée et maintenant, répudiée, flétrie avant l'âge, un œil crevé faute de soins, elle dansait. Et rien n'était plus horrible que la vue de cette créature pitoyable, toujours à l'affût d'un mot drôle ou d'une mimique nouvelle propre à amener le rire sur les lèvres des heureux qui l'entouraient, elle qui de la vie, n'avait connu que les pleurs. J'ignorais ces choses et ne pouvais voir, ce jour-là, que le côté grotesque de son attitude. »

Ces deux strates narratives, et ce retour constant sur elle-même qu'opère l'écriture, donnent une profondeur à la manière de considérer le harem et l'esclavage.

Certes, on attendrait un discours plus engagé, prenant davantage partie contre l'esclavage : aucun idéal éthique ou politique n'est invoqué par Jehan d'Ivray, alors que la France a aboli l'esclavage depuis 1848. Mais c'est par certains éléments du récit, et notamment par leur tonalité pathétique, que Jehan d'Ivray ouvre le débat. Ainsi, l'histoire d'amour entre Aldaat-Maas et un eunuque :

« Il faut dire qu'à part le vol des diamants, le crime des deux jeunes gens se compliquait encore d'une tentative d'incendie des appartements de la princesse, les coupables ayant cru pouvoir prendre la fuite à la faveur des troubles qui en résultaient au palais. Mais le feu avait été rapidement étouffé et les voleurs surpris...

La violence avec laquelle Aldaat-Maas avait été frappée était cause d'une fièvre grave ; et maintenant, transportée en ville chez d'autres personnes, la pauvre fille se mourait, refusant même les soins et les remèdes, décidée à laisser se terminer son existence d'esclave. L'eunuque avait été vendu à Constantinople »

Dans cette histoire d'amour défendu, l'esclave préfère mourir pour échapper à sa condition : la mort est la seule manière d'être libre. La conclusion de l'extrait revient à Sta-Abouha (un personnage d'*Au cœur du harem* qui revient dans *Le Prince Mourad* et dont Jehan d'Ivray fait une martyre de la cause des femmes de harem : elle meurt dans de terribles circonstances pour avoir refusé d'épouser un homme de quarante ans son aîné) :

« Je demandai à Sta-Abouha quelle était l'impression produite au palais par cette histoire. Ma petite amie eut un haussement d'épaules significatif :

– Que voulez-vous que l'on dise ? On ne vole pas tous les jours les diamants de la princesse ; mais il ne se passe guère de semaine sans qu'une esclave mérite quelque châtiment… On est habitué à ces choses qui font partie de notre existence au harem. Seule, la mort nous étonne un peu. Encore faut-il qu'elle touche une de nos compagnes habituelles… pour les autres, on ne s'en inquiète pas. »

Pour Sta-Abouha, il y a une forme de résignation nécessaire pour ne pas souffrir. C'est par le truchement de ces personnages que Jehan d'Ivray dénonce la condition des femmes et des esclaves. L'auteure mène en revanche de façon plus directe une réflexion sur la condition de la femme dans un article intitulé « La Femme égyptienne », paru en 1901 dans *La Revue*[4], dans lequel elle rend hommage à Qasim Amin, l'auteur de *La Femme nouvelle* et *La Libération de la femme* :

« Mon excellent ami, Kassem-Emin, dont j 'ai parlé ici-même à propos de la littérature égyptienne, travaille avec acharnement à ce résultat : l'égalité des sexes et l'instruction obligatoire pour la femme dans le monde musulman. Les attaques violentes dont il est l'objet dans la presse et dans la société indigène tendent à prouver que son projet n'est pas encore tout a fait admis par ses compatriotes masculins. »

Jehan d'Ivray prend indiscutablement parti contre les excès de la domination patriarcale qu'elle observe, avant de tirer une conclusion désabusée :

« la famille n'existait pas, ne pouvait pas exister en terre égyptienne, tant que les hommes persisteraient à faire une loi de leur plaisir... quelle confiance accorder, quel dévouement consacrer à celui qui, presque sûrement, nous trahira l'heure venue, et n'éprouvera même point le besoin de cacher ou seulement de

4 *La Revue*, vol. 38, 1901, p. 155

voiler sa trahison reconnue légale, et comme faisant partie intégrante de ses droits ».

L'auteure prend fait et cause pour ces « pauvres emmurées » qui subissent des injustices comme Azma, que son mari traite sans considération: « Cette femme lui avait sacrifié vingt années de sa fragile existence ; il la traitait en esclave, sans brutalité il est vrai, mais aussi sans bonté d'aucune sorte ». Un certain nombre de questions féministes majeures sont évoquées : le droit des femmes à n'être point exclues de l'héritage familial, le droit à ne pas être répudiées en cas de stérilité, le droit à disposer de leur corps, le droit à ne pas être considérées comme des servantes ou des marchandises. Avec *Au cœur du harem*, qui rapporte la parole des femmes autant qu'elle en évoque la condition, Jehan d'Ivray contribue à l'expansion d'un féminisme égyptien naissant qui s'écrit et se pense en partie en langue française, dont la portée se veut internationale, ainsi que le préconise déjà Qasim Amin, et ainsi que le souhaitera Hoda Charaoui lorsqu'elle créera l'Union Féministe Égyptienne.

Au cœur du harem est une œuvre dont il faut apprécier les complexités dans la manière qu'elle a de voir et d'interpréter le monde du harem et l'esclavage : le fait que Jehan d'Ivray ose confier ses hésitations dans la manière de juger la condition de la femme et la condition des esclaves pose la question de la relativité ou de l'universalité des cultures. Est-ce déjà de l'ingérence de penser la situation de la femme orientale à l'aune de celle de la femme occidentale ? Faut-il fermer les yeux sur cette situation en considérant que la condition humaine est relative à chaque culture ? L'œuvre littéraire de Jehan d'Ivray est un *regard* : celui d'une occidentale non assimilée à la culture orientale mais attirée par elle, un regard distancié mais fasciné par une bonne part d'exotisme. Cette œuvre est le témoignage d'une réaction vive et spontanée face à une altérité parfois insondable, et la tentative de connaissance de cette autre culture.

Élodie Gaden
Université Stendhal Grenoble 3
EA Traverses 19-21

Chronologie indicative

- 1861 : naissance de Jeanne Puech d'Alissac à Bessèges dans le Gard
- 1877 : décret khédival interdisant la traite et le commerce des esclaves
- 1877 : mariage avec Selim bey Fahmy
- 1878 : arrivée en Égypte
- 1882 : occupation de l'Égypte par les Anglais. Maintien du khédive
- 1899 : Qâsim Amîn publie *Tahrir al-mar'a* (*La Libération de la femme*)
- 1900 : Niya Salima (Eugénie Brun) publie *Harems et musulmanes (lettres)*
- 1901 : Qâsim Amîn publie *Al-mar'a al Jadîda* (*La Femme nouvelle*)
- 1908 : Ouverture aux femmes, tous les vendredis, d'un amphithéâtre à l'Université, à l'initiative de Hoda Charaoui
- 1910-11 : publication d'*Au cœur du harem*
- 1919 : révolution nationaliste égyptienne
- 1919 : mort de Selim bey Fahmy puis retour de Jehan d'Ivray en France
- 1940 : mort de Jehan d'Ivray

Bibliographie sélective
Ouvrages de Jehan d'Ivray

- *Le Prince Mourad*, roman de mœurs égyptiennes, Paris, Lemerre, 1898
- *Au cœur du harem*, Paris, Juven, 1910. Réédition aux Presses Universitaires de St-Etienne, 2011
- *Bonaparte et l'Égypte*, Paris, Lemerre, 1914
- *L'Égypte Éternelle*, Paris, La Renaissance du Livre, 1921
- *Les Mémoires de l'Eunuque Béchir Agha*, Paris, Albin Michel, 1921
- *Promenades à travers le Caire*, Paris, Peyronnet & Cie, 1928
- *L'Aventure Saint-Simonienne et les femmes*, Paris, Alcan, 1929

Bibliographie critique sur l'œuvre de Jehan d'Ivray

- Daoud Al Saïdi, *Jehan d'Ivray. Écrivain franco-égyptienne (1861 – 1940)*, Thèse de doctorat, Aix-en-Provence I, 1990. 305 p.
- Rachida El Diwani, *L'Égypte de Jehan d'Ivray*, Morrisville, Lulu Press Inc., 2008. 57 p.
- Elodie Gaden, « Eugénie Le Brun et Jehan d'Ivray, entre deux mondes », *Qantara*, n°81, octobre 2011, p.31-33
- Daniel Lançon, « Jehan d'Ivray », in *Dictionnaire des femmes créatrices*, Mireille Calle-Gruber, Béatrice Didier (dir.), Paris, Éditions des Femmes, à paraître
- John David Ragan, *A Fascination for the exotic: Suzanne Voilquin, Ismayl Urbain, Jehan d'Ivray and the Saint-Simonians. French travelers in Egypt on the margins*. Thèse, New York University, 2000. 608 p.
- John David Ragan, « Jehan d'Ivray » in *Egyptian Encounters*, Cairo, AUC, 2002. p. 24-42